

« Voilà ceux qui dominent, et je suis comme Daniel dans la fosse  
« aux lions. Leurs mœurs sont telles que pour en parler très-  
« modérément, beaucoup de gens, dans la confusion qu'on voit  
« régner parmi eux, trouvent tout autre état un âge d'or, en com-  
« paraison de celui où ils nous mettent (1). »

Luther parle plus clairement. « Êtres déchus, dit-il (2), qui ne  
« pensent qu'à leur ventre, gardiens de chiens plutôt que pas-  
« teurs d'âmes chrétiennes, qui, joyeux d'être débarrassés de leur  
« bréviaire, trouvent trop fatigant de lire, matin et soir, une  
« page du Nouveau Testament, et tombent de lassitude quand  
« ils ont récité l'oraison dominicale. »

Calvin, dans son livre *des Scandales*, n'en donne pas une meil-  
leure idée. « Nos pasteurs qui montent dans la chaire sacrée du  
« Christ, et qui devraient édifier les âmes par une pureté sura-  
« bondante de bonnes mœurs, scandalisent l'Église du Seigneur  
« par leurs dérèglements. Misérables histrions qui s'étonnent  
« que leurs paroles n'obtiennent pas plus d'autorité qu'une fable  
« jouée en public, et que le peuple les montre au doigt et les  
« siffle; ce qui me surprend, moi, c'est la patience des femmes et  
« des enfants qui ne les couvrent pas de boue et d'immondices. »

Le prédicant Sébastien prêchant un jour devant Calvin et plu-  
sieurs autres de ses confrères, sur ces paroles de saint Paul :  
*nous montrant les ministres de Dieu tout pleins de charité*, s'écria  
tout à coup (3) : « Serviteurs de Dieu, nous ! Paul, voilà le vé-  
« ritable serviteur ! nous, nous sommes les esclaves de nos appé-  
« tits et de nos passions. Paul veillait la nuit sur sa chère Église,  
« et nous, nous passons la nuit au jeu ; Paul était sobre, et nous,  
« nous nous enivrons ; Paul était tourmenté par les séditions, et  
« nous nous les excitons ; Paul était chaste, et nous ..... ; Paul fut  
« mis dans les fers, et nous, nous y jetons ceux qui nous ont  
« offensés ; Paul s'appuyait sur le bras du Seigneur, et nous  
« sur un bras de chair ; Paul souffrait, et nous tourmentons les  
« autres. »

(1) Lib. viii, *epistola* 74<sup>a</sup>.

(2) Seeckendoel, *con. Hist. de Lutheran.*, lib. II, sect. 17.

(3) *Epistola ad Facellan*, 30 mai 1544.

Voilà ce que furent les apôtres du Protestantisme. Et mainte-  
nant, nous le demandons aux hommes de foi, est-ce bien eux que  
Jésus-Christ avait en vue, lorsqu'il disait : « Allez, instruisez  
« toutes les nations..... Je serai avec vous jusqu'à la consom-  
« mation des siècles..... Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous  
« méprise, me méprise..... Je vous envoie comme des brebis au  
« milieu de loups ravissants ? » Mais poursuivons nos parallèles,  
et passons aux martyrs de la Réforme.

*Cinquième parallèle.*

Nous avons encore établi la divinité du Christianisme par le  
témoignage que les martyrs ont rendu à la vérité des faits sur  
lesquels cette religion est fondée ; témoignage confirmé par les  
attaques des philosophes, et par les aveux forcés des hérétiques  
et par la conduite des apostats (1). Recherchons quelle a été la  
conduite des prétendus martyrs protestants.

Et d'abord, commençons par démontrer qu'en fait de religion,  
il ne peut y avoir de martyr en dehors du Christianisme. Le mar-  
tyre est, en effet, le sacrifice qu'un homme, plein de l'esprit de  
Dieu, fait de son sang ou de sa vie pour attester la vérité des  
faits sur lesquels le Christianisme est fondé, c'est-à-dire pour  
rendre témoignage que Jésus-Christ est son fondateur, le vrai  
Messie annoncé par les prophètes et le Fils de Dieu ; qu'il a pré-  
ché dans la Judée ; qu'il a fait des miracles et des prophéties ;  
qu'il est mort, ressuscité et monté au ciel ; qu'il a envoyé le  
Saint-Esprit à ses apôtres ; qu'il a enseigné telle et telle doctrine ;  
qu'il a donné mission aux apôtres et à leurs successeurs de prê-  
cher cette doctrine par toute la terre ; qu'il a promis d'être avec  
son Église jusqu'à la consommation des siècles, et que par consé-  
quent elle ne peut tomber dans l'erreur, etc., etc.

Or, nous le demandons aux hommes de bonne foi, dans quelle  
religion de l'univers trouve-t-on de tels martyrs ? On nous allègue,  
il est vrai, des luthériens, des calvinistes et d'autres héréti-

(1) Voir ci-dessus la cinquième preuve de la divinité du Christianisme, p. CLXII.

ques, des athées même, qui ont mieux aimé mourir que de dé-  
mordre de leurs opinions. Mais qu'avaient-ils vu et entendu ?  
que pouvaient-ils attester ? Les protestants avaient vu Luther,  
Calvin et autres, se révolter contre l'Église chrétienne, gagner  
des prosélytes, faire avec eux bande à part, remplir l'Europe de  
tumulte et de sédition ; ils les avaient entendus déclamer contre  
les pasteurs catholiques, les accuser d'avoir changé la doctrine  
de Jésus-Christ, perverti le sens des Écritures, introduit dans  
l'Église des erreurs et des abus et s'annoncer pompeusement  
comme des envoyés extraordinaires de Dieu. Et les croyant sur  
parole, ils avaient embrassé les mêmes opinions. Mais avaient-  
ils vu les chefs du Protestantisme faire des miracles et des pro-  
phéties, découvrir les plus secrètes pensées du cœur, montrer  
dans leur conduite des signes infallibles de mission divine ? Les  
prétendus martyrs du Protestantisme, bien loin de rendre le  
même témoignage que les martyrs chrétiens, ont, au contraire,  
attesté par leur mort que l'Église de Jésus-Christ était tombée  
dans l'erreur et dans l'idolâtrie ; qu'elle était devenue la synago-  
gue de Satan, la prostituée de Babylone ; que le successeur de  
saint Pierre, le vicaire du Fils de Dieu sur la terre, n'était plus  
qu'un antechrist ; et que par conséquent Jésus-Christ s'était trompé  
ou avait trompé ses disciples, lorsqu'il leur avait promis d'être  
avec son Église jusqu'à la consommation des siècles ; que le Saint-  
Esprit descendu sur les apôtres avait été impuissant pour pré-  
server l'Église d'erreur ; et comme Dieu est tout-puissant et qu'il  
ne peut ni se tromper, ni nous tromper, que Jésus-Christ n'était  
point le Fils de Dieu, le véritable Messie, mais seulement un  
homme, un peu plus habile, il est vrai, que Luther et que Calvin ;  
que sa religion, quelque sainte qu'elle soit, ne peut nous obliger  
devant Dieu ; et qu'enfin le Saint-Esprit, le Paraclète promis par  
Jésus-Christ à ses apôtres, ne participait en rien à la divinité.  
Voilà quel a été le témoignage rendu par les martyrs du Protes-  
tantisme ; ce témoignage les confondra éternellement.

*Sixième parallèle.*

Nous avons dit que la manière dont le Christianisme s'est

établi est une des preuves les plus sensibles de sa divinité ; et  
nous avons démontré que non-seulement il n'a dû sa rapide et  
étonnante propagation à aucun principe humain, mais, au con-  
traire, que tous les principes humains qui peuvent concourir au  
succès d'une entreprise se sont opposés à ses progrès (1). Le  
Protestantisme offre-t-il les mêmes prodiges dans son établisse-  
ment ? ou plutôt la cause de ses succès n'est-elle pas dans la  
nature même de sa doctrine, dans les qualités personnelles de  
ceux qui l'ont enseignée, dans les dispositions et les préjugés  
des peuples à qui elle était prêchée, dans l'ignorance et la cré-  
dulité de ceux qui l'ont embrassée, et enfin dans l'influence des  
grands et des princes ?

1<sup>o</sup> Lorsque Luther, sous un vain prétexte d'abus, se prit à  
déclamer contre l'Église chrétienne, la nouvelle doctrine qu'il  
enseigna n'avait rien qui pût lui faire craindre un échec. Il est  
vrai que par la nouveauté même de sa doctrine et par le relâ-  
chement de sa morale, il ne pouvait espérer d'en imposer aux  
hommes vraiment religieux ; mais la liberté d'examen, dont il  
fit le point fondamental de la Réforme, flattait les beaux esprits ;  
elle séduisait les ignorants et s'accordait parfaitement avec  
toutes les spéculations d'une raison orgueilleuse. Aussi, parce  
qu'on avait soumis les dogmes de l'Église aux raisonnements de  
chaque individu, la plupart des réformés se regardèrent pen-  
dant quelque temps comme les seuls et véritables chrétiens. Ils  
portèrent même l'aveuglement et la prévention jusqu'à accuser  
d'hérésie les catholiques qui ne voulaient point raisonner pour  
croire ce que l'intelligence humaine ne peut comprendre. La  
morale de la Réforme flattait aussi toutes les passions ; elle de-  
vait donc être reçue avec empressement par ces hommes, dont  
le nombre était alors très-grand, qui ne subsistent qu'avec peine  
et contrainte le joug d'une religion austère, et qui font secte  
partout où l'on prêche une morale relâchée. Les gouvernements  
ne virent pas, dans les premiers moments de cette explosion  
religieuse, tout le mal qui allait en résulter pour les mœurs pu-

(1) Voir ci-dessus la quatrième preuve de la divinité du Christianisme, p. cxx.

liques. La Réforme attaquait la religion du pape et des couvents, c'en était assez pour eux, et ils se réformaient; les uns par dépit, les autres par ambition, ceux-ci par libertinage, ceux-là par amour des richesses, et tous pour s'affranchir du joug d'une religion qui ne pouvait transiger avec leurs vices. Voilà pourquoi la Réforme eut d'abord tant de princes, de savants et de moines; la multitude ignorante suivit l'impulsion de ses chefs; elle crut que l'Église catholique était la synagogue de Satan, la prostituée de Babylone, la sentine de tous les vices, parce qu'on le lui disait sans cesse. Mais la victoire que remporta la Réforme fut une victoire de l'enfer.

2° Mais par qui le Protestantisme a-t-il été annoncé? Un moine rebelle à Dieu venait d'élever la voix contre l'Église de Jésus-Christ, et il semblait que sa parole dût expirer dans l'enceinte même de son couvent; mais ce moine parlait aux passions; il permettait, au nom de Dieu, le pillage des églises aux princes et le mariage aux moines; et au nom de la liberté chrétienne, il prêchait la révolte à la populace; il déclamaient contre le successeur de saint Pierre; il l'attaquait avec son éloquence grossière et soldatesque, et ne parlait de lui que dans les termes les plus outrageants: ses imitateurs et ses disciples suivirent cet exemple, et tous prêchaient le nouvel Évangile une torche à la main. Comment une telle Réforme, prêchée par des hommes audacieux, enflés d'orgueil et d'ambition, n'aurait-elle pas été embrassée par les ennemis de l'Église et du Souverain-Pontife!

Il faudrait n'avoir aucune notion de l'histoire, pour ne savoir que dans les premiers temps, la Réforme n'eut parmi ses plus fameux ministres aucun homme sincèrement religieux. Nous avons déjà prouvé ce que furent les fondateurs du Protestantisme, ce que furent leurs apôtres.

5° Nous pouvons encore attribuer le succès de la Réforme aux dispositions favorables qu'elle trouva dans les esprits. Le quinzième siècle venait d'expirer au milieu du torrent des idées nouvelles, lorsque Luther parut. A cette époque, l'imprimerie, introduite dans la plupart des pays de l'Europe, y faisait circuler avec une égale rapidité la vérité et l'erreur. D'un côté, les

livres que les moines avaient arrachés à la dévastation d'un siècle barbare et ignorant, et qu'ils conservaient précieusement dans leurs cloîtres, comme un dépôt sacré, ces livres avaient reparu, et avec eux le goût et l'amour de l'étude des Pères grecs et latins s'étaient réveillés; les beaux-arts et les belles-lettres étaient cultivés; et les sciences, filles du temps, fleurissaient de nouveau. D'un autre côté, les prédications de Wicléf et de Jean Hus avaient jeté un ferment de discorde dans la société; l'esprit des savants commençait à se pervertir sous l'influence des idées nouvelles de raisonnement et de liberté; le relâchement de la discipline ecclésiastique excitait les peuples à la haine contre tout le clergé; le funeste schisme d'Occident avait affaibli le pouvoir du pape au profit de l'autorité monarchique, et la translation du siège pontifical à Avignon leur avait fait perdre la force d'opinion que les idées de puissance lui donnaient dans l'imagination des peuples au seul nom de Rome; l'amour des richesses et le désir de l'indépendance absolue avaient disposé les princes et les grands en faveur d'une doctrine qui favoriserait leur ambition et leur cupidité. Et de plus, chaque nation avait des causes particulières et des hommes tout prêts à suivre toute révolte contre l'Église de Jésus-Christ.

Une pareille disposition des esprits devait être favorable à la Réforme; et ce serait une erreur manifeste de ne pas attribuer en partie les succès du Protestantisme à cette disposition.

4° Une autre cause du progrès de la Réforme, fut l'ignorance et la crédulité du peuple. On lui criait de toutes parts que l'Église de Jésus-Christ était tombée dans l'erreur; que Luther, Calvin et autres possédaient seuls la véritable parole de Dieu; et le peuple, ignorant et crédule, le crut. On lui disait qu'il devait chercher sa croyance dans l'Écriture-Sainte, et non dans la tradition; on lui parlait de justification, de satisfaction, de réparation, d'ubiquité, de liberté d'examen, de liberté chrétienne; et comme tous ces mots étaient nouveaux pour le peuple, le peuple suivit l'impulsion que lui donnaient ses maîtres. Il restait catholique avec eux, ou avec eux se réformait selon la doctrine de Luther, ou de Zwinglé, ou de Muncer, ou de Calvin, ou de

Henri VIII; et le plus souvent il se réformait à la pluralité des voix, ou selon le caprice de son souverain. On ne prouvera jamais que, dans les changements de religion, au seizième siècle, le peuple fut convaincu de ce qu'on lui disait. La doctrine qu'on lui prêchait flattait ses passions; il était, par conséquent, disposé à tout croire: aussi l'on vit des peuples catholiques se faire luthériens, puis calvinistes, parce que tel était le bon plaisir de son prince; et s'il eût osé résister, il n'aurait d'autre perspective que la potence ou le bûcher; car ce serait une erreur de croire que les catholiques seuls eussent des potences et des bûchers: demandez-le plutôt à Calvin et à Henri VIII.

Nous sommes convaincus que si le peuple avait pu examiner la doctrine nouvelle qu'on imposait à sa croyance, il l'aurait rejetée avec mépris, préférant n'avoir aucune religion plutôt que d'en avoir une si grossièrement absurde.

5° L'influence enfin des gouvernements et la protection des princes et des seigneurs assurèrent dans chaque nation le succès de la Réforme; car il est aujourd'hui bien démontré que le Protestantisme ne s'est établi en Europe qu'avec le secours de la puissance civile et par la force des armes. Le Protestantisme, en effet, s'est établi en Allemagne par la protection du landgrave de Hesse, et à la faveur du fameux *interim* de Charles-Quint; en Suède, en Danemarck et en Norwége, par l'autorité des rois et des parlements; en Suisse, par le conseil souverain de chaque canton, et à la pluralité des voix; en Angleterre, il dut son entrée à la protection que lui accordèrent Édouard VI et Elisabeth; et en France, nous savons que, sans la faveur dont il jouissait auprès des princes de la maison de Navarre et des Châtillon, non-seulement il n'aurait jamais pu prendre les armes, mais il n'aurait pas même osé se montrer en public. « Le fait est certain, dit Jurieu (1); voilà, non une partie, mais toute la Réformation établie dans le monde par la violence, par la contrainte et par des voies injustes et criminelles! » Et ce qui prouve cette assertion, c'est qu'en Espagne et en Italie, où les

souverains eurent assez de force pour le poursuivre, il n'a jamais pu y pénétrer, quelques efforts qu'il ait fait. Ceci explique la prise d'armes des catholiques; car lorsqu'ils virent que les réformés avaient à leur tête des princes du sang, soit qu'ils fussent sous les armes, soit en temps de paix, ils choisirent les Guise pour leurs défenseurs et prirent aussi les armes, non pour propager le Catholicisme, mais seulement pour repousser les attaques des réformés et les empêcher de convertir la France en un vaste consistoire. C'est donc à tort, et les protestants le savent bien, qu'on a fait rejaillir sur la religion catholique les excès, dessous les crimes, qui ont été commis dans les temps de guerre. Les catholiques repoussaient la force par la force: c'était leur droit. Et que venait faire le Protestantisme en France, puisque la plus grande majorité de la nation ne le voulait pas? Il était las de souffrir le martyre, dit-on; mais puisque ses partisans prétendaient renouveler la doctrine de l'Église primitive, il fallait qu'ils eussent aussi les mœurs des premiers chrétiens, et qu'ils attendissent le succès de leur cause de la puissance de Dieu, et non de leurs propres armes. Ils prétendaient que leur religion était une œuvre de la divine Providence: il importait, à plus forte raison, de laisser à Dieu le soin de faire triompher sa cause. Les apôtres et leurs disciples n'ont pas eu besoin de prendre les armes pour propager la doctrine chrétienne; il fallait donc suivre cet exemple. Mais les réformés savaient bien qu'ils n'avaient d'autres secours à espérer que de la puissance civile et de leurs armes; et ils ne pourront jamais effacer cette tache originelle, qui démontre mieux que nos raisonnements que le Protestantisme n'est point l'œuvre de Dieu.

Il importe encore de faire connaître un fait incontestable, c'est que le Protestantisme, au lieu de s'étendre et de s'affermir au milieu des persécutions, comme jadis le Christianisme, n'a, au contraire, jamais été plus près de sa décadence que lorsque les souverains l'ont traité avec rigueur; et s'il avait eu à subir les règnes d'un Néron, d'un Domitien, d'un Trajan, d'un Sévère, d'un Décius, d'un Valérien, d'un Aurélien, d'un Dioclétien, non-seulement le sang de ses martyrs n'aurait pas été une semence

(1) Lettre 8<sup>e</sup>.

féconde, mais le règne de l'un de ces empereurs aurait suffi pour l'exterminer. Ils disent, il est vrai, que Charles IX et que Louis XIV furent pour eux des Néron. Sans vouloir faire l'apologie de la Saint-Barthélemy, qui ne trouve pas même sa justification comme représailles ou comme acte politique, nous dirons qu'il y a de l'absurdité, ou, si l'on veut, de la mauvaise foi, à comparer ces deux rois de France à Néron; car le nombre des protestants qui ont péri sous leur règne n'est pas à comparer à celui des chrétiens morts sous le règne de Néron, nous dirons même à celui des catholiques victimes du Protestantisme. Faisons des rapprochements. D'après les martyrologes protestants, on a reconnu qu'il était mort dans toute la France, à l'occasion du massacre de la Saint-Barthélemy, sept cent trent-huit calvinistes. Dans la seule ville de Nîmes, les protestants ont massacré en 1567, et en une seule nuit, plus de trois cents catholiques; et en 1790, en trois jours, neuf cents catholiques environ. Est-ce que les massacres de 1567 et de 1790 seraient moins affreux que celui de 1572? Ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette question; il nous suffira de dire que s'il y avait un peu moins de mauvaise foi dans les écrivains du parti, qui se plaisent à exagérer les torts des catholiques, nous ne nous verrions pas sans cesse forcés de nous justifier. Nous ajouterons, avant de terminer ce parallèle, que la rigueur extrême que les deux rois de France Charles IX et Louis XIV ont été obligés d'employer pour soumettre les calvinistes, et qui leur a valu la honte d'être comparés à Néron, que cette rigueur se trouve aussi dans le Calvinisme; car cette secte a eu ses Nérons, à commencer par Calvin. Sans eux, et malgré la protection des princes, le Calvinisme n'aurait jamais pu s'établir en France.

Concluons donc que le Protestantisme n'a dû ses succès qu'à la nature de sa doctrine, aux qualités personnelles de ceux qui l'ont enseigné, aux dispositions et aux préjugés des peuples qui l'ont reçu, à l'ignorance et à la crédulité de la multitude, et enfin à l'influence de l'autorité civile; et si en raisonnant dans l'hypothèse de la vérité du Protestantisme, nous cherchons à concilier la bonté et la miséricorde de Dieu avec les moyens qu'il a

employés pour propager cette religion, nous trouverons une contradiction si évidente entre Dieu et son œuvre, que, ne pouvant l'interpréter en faveur de Dieu, notre conscience nous ferait rejeter l'idée même de l'existence de Dieu.

Mais dans l'hypothèse de la fausseté du Protestantisme, nous concevons son établissement par des moyens purement humains et avec l'aide de toutes les passions réunies: nous avons même en cela une preuve de la bonté de Dieu qui n'a pas voulu que l'erreur s'établît par les mêmes voies que la vérité; car alors l'homme aurait pu être trompé invinciblement. Et au lieu de renier Dieu, nous devons lui témoigner notre reconnaissance de ce qu'il nous a indiqué les caractères de ses œuvres.

#### *Septième parallèle.*

Des dogmes sublimes, une morale sainte, un culte majestueux et pur, une discipline sévère, toutes les parties du Christianisme qui se soutiennent par un concert admirable et se servent mutuellement d'appui, sont encore des preuves de la divinité de cette religion (1).

En vain, on chercherait dans le Protestantisme des dogmes sublimes, la liberté d'examen y a tout rationalisé, tout détruit, et il n'a d'autres dogmes généralement admis dans ses différentes sectes que l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.

Sa morale fut pendant longtemps très-relâchée, et produisit sur les nations qui l'embrassèrent les plus funestes effets. Son culte, il le renferme au dedans de lui-même en faisant Dieu indigne d'un culte extérieur. Et toutes les parties du Protestantisme sont tellement désordonnées que ses disciples eux-mêmes déplorent le désordre qui y règne.

#### *Huitième parallèle.*

Nous avons dit que lorsque Dieu a daigné révéler le Christianisme aux hommes, il lui a donné pour caractères essentiels de divinité l'unité, l'immutabilité et l'universalité (2). La Réforme,

(1) Voir ci-dessus la sixième preuve de la divinité du Christianisme, p. CLXXIII.

(2) Voir ci-dessus la septième preuve de la divinité du Christianisme, p. CLXXV.

au contraire, a traîné partout après elle l'anarchie comme un caractère perpétuel de réprobation. Ses dogmes, en guerre avec eux-mêmes, se combattent, s'excutent, se détruisent les uns les autres ; tantôt elle confesse la présence réelle, tantôt elle la rejette ; tantôt elle soutient que Jésus-Christ n'est qu'en figure sous les deux espèces du pain et du vin, tantôt elle avoue la présence du propre corps et du propre sang de Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie ; tantôt elle accuse Dieu d'être l'auteur du péché, tantôt elle décide que l'homme seul est coupable ; tantôt elle enseigne que les bonnes œuvres sont contraires au salut, tantôt elle avertit les fidèles qu'on ne peut se sauver sans elles ; tantôt elle s'élève contre l'autorité du pape, tantôt elle veut qu'elle soit rétablie ; tantôt elle prêche l'autorité des souverains, tantôt elle ne reconnaît que celle du peuple ; tantôt elle ordonne la soumission aux puissances, tantôt la révolte ; tantôt elle proclame dans ses synodes des articles de foi auxquels les Églises doivent se soumettre, tantôt elle déclare qu'ils ne sont point infaillibles ; tantôt elle dit aux peuples de former leur croyance sur la Bible, tantôt elle les soumet à l'autorité des pasteurs ; tantôt elle nie que l'on puisse se sauver dans l'Église romaine, tantôt elle avoue qu'on le peut ; en un mot « ils flottent comme des enfants, et tournent à tout vent de doctrine. » Et lorsqu'on leur reproche cet arrêt de saint Paul contre l'erreur, ils répondent « qu'on ne doit point s'étonner s'ils ont si souvent varié dans leur foi, s'il y a chez eux une éternelle anarchie ; car ils ne sont ni inspirés, ni infaillibles (1). »

Mais écoutons les aveux de la Réforme elle-même. « Nos gens, disait Déze (2), sont emportés à tout vent de doctrine, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. En quel point les Églises qui ont déclaré la guerre au pape sont-elles d'accord ensemble ? Si vous prenez la peine de parcourir tous les articles depuis le premier jusqu'au dernier, vous n'en trouveriez aucun qui ne soit reconnu par les uns comme de foi, et rejeté par les autres

(1) Brunet, *Critique de l'histoire des variations*, p. 7 et 8.

(2) *Epistola* 1.

« comme impie.... Le vulgaire incertain se partage en des sentiments contraires, et si Jésus-Christ n'avait pas promis d'être avec nous jusqu'à la consommation des siècles, je craindrais que la religion ne fût tout à fait détruite par ces dissensions ; car il n'y a rien de plus vrai que le sentiment qui dit que la vérité nous échappe par trop de disputes. »

« Les papistes nous objectent nos dissensions, disait Georges Major (1), j'avoue qu'on ne saurait trop les déplorer ; j'avoue aussi que les simples en sont troublés au point de ne plus savoir où est la vérité, et s'il est encore à Dieu une Église sur la terre. »

« Nos périls, disait Mélancthon, me troublent plus que nos fautes. » — « Luther me cause d'étranges troubles, ajoutait-il, par les longues plaintes qu'il me fait de ses afflictions ; il est abattu et défiguré par des écrits qu'on ne trouve point méprisables. Dans la pitié que j'ai de lui, je me sens affligé au dernier point du trouble universel de l'Église. »

Témoin de cette anarchie et des troubles qu'elle occasionnait en Suisse, l'intrépide Conz disait en face à Calvin et à Farel (2) : « Vous n'êtes que des brouillons ; l'Église helvétique était en paix, et vous l'avez troublée par les nouveautés que vous lui avez apportées. »

#### *Neuvième parallèle.*

Nous avons examiné si la révolution que le Christianisme a opérée dans les mœurs et dans la civilisation de tous les peuples qui l'ont embrassé, pouvait encore être une preuve de sa divinité, et nous avons prouvé ce phénomène par la différence qui existe entre les nations chrétiennes et celles qui ne le sont pas (3). Recherchons si le Protestantisme a opéré une révolution aussi salutaire dans les mœurs, dans la civilisation, dans la culture des sciences et des arts, dans les gouvernements, enfin

(1) *Sur la confession des dogmes*.

(2) *Contre Hespulianus*, p. 791.

(3) Voir ci-dessus la huitième preuve de la divinité du Christianisme, p. CLXXVI.

dans l'humanité des peuples. De l'aveu même des réformateurs, la Réforme a corrompu les mœurs et dépravé les esprits. « Une chose aussi étonnante que scandaleuse », écrivait Luther (1), « est de voir que, depuis que la pure doctrine de l'Évangile a été remise en lumière, le monde s'en aille journellement de mal en pire. » — « Le mal empire tous les jours, et le monde devient plus méchant », dit-il autre part (2); les hommes sont aujourd'hui plus acharnés à la vengeance, plus avarés, dénués de toute miséricorde, moins modestes et plus incorrigibles, « enfin plus mauvais qu'en la papauté. » Les mœurs étaient corrompues! Mais Luther n'avait-il pas sanctifié le vol, glorifié le rapt, mis l'adultère, l'incontinence et la bigamie en honneur! Et n'avait-il pas dit que « les femmes perdues, les prostituées sont plus agréables à Dieu que les filles qui vivent dans les monastères, et qu'une femme grosse, même d'un bâtard, peut se glorifier que ses œuvres sont agréables à Dieu, parce qu'elle a cette parole de Dieu : *Croissez et multipliez*, qui autorise son action? »

Calvin déplorait aussi « les honteux exemples de la perversité et des autres vices » que les ministres donnaient aux peuples (3).

« Il y en a parmi nous, disent les actes d'un synode tenu à Berne l'an 1555, qui portent les habits les plus immodestes qu'il soit possible de voir..... Il y en a d'autres qui tiennent des discours indécents, qui bouffonnent et plaisaient, ou qui approuvent que d'autres se divertissent, en leur présence, à parler de fornication, d'adultère ou de déshonneur fait à des vierges; d'autres enfin qu'on voit dans les cabarets avec la canaille, ou à des heures indues, comme si notre ministère ne consistait qu'à boire et à manger. »

Le savant Erasme écrivait un jour aux frères de la Basse-Allemagne (4), que ceux qui embrassaient la Réforme devenaient

(1) *Sermo concio*, German., fol. 55.

(2) *Posilla suprà primum dominican Adventorum.*

(3) *Libre sur les scandales.*

(4) *Epistola* 59.

libertins, vindicatifs et frivoles, quoiqu'ils eussent jusqu'alors mené une vie pure, pleine de candeur et de simplicité. « Quelle race évangélique est celle-ci, disait-il encore? jamais on ne vit rien de si silencieux, ni de plus séditeux tout ensemble; rien enfin de moins évangélique que ces évangélistes prétendus. Ils retranchent les veilles et les offices de la nuit et du jour; mais il fallait donc les remplacer par quelque chose de meilleur, et ne pas devenir épicuriens à force de s'éloigner du Judaïsme.... Les mœurs sont négligées; le luxe, les débauches, les adultères se multiplient plus que jamais; il n'y a ni règle, ni discipline. Le peuple indocile, après avoir secoué le joug des supérieurs, ne veut plus croire à personne..... J'aime mieux avoir affaire aux papistes, que vous décriez tant..... Ceux que j'avais cru purs, pleins de candeur et de simplicité, je les ai vus depuis, une fois passés à la secte des évangélistes, commencer à parler filles, courir les jeux de hasard, mettre de côté la prière, s'adonner tout entiers à leurs intérêts, devenus les plus impertinents, vindicatifs et frivoles, changés d'hommes en vipères; je sais bien ce que je dis. »

L'esprit de l'Évangile, disait encore Erasme, devrait être d'adoucir les mœurs féroces, de changer des séditeux en hommes pacifiques, et je ne vois dans les nouveaux réformés que des furieux, que des ravisseurs du bien d'autrui, que des hommes qui se font un jeu de la fraude, qui maudissent les gens de bien, que de nouveaux hypocrites, des perturbateurs du repos public, de nouveaux tyrans, et pas le moindre vestige de l'esprit de l'Évangile. »

Les chefs de la Réforme ne se méprenaient pas sur la source de cette corruption. Elle venait, selon Mélancthon, « de ce qu'on renversait la police ecclésiastique. » Et, selon Luther, « de ce qu'au mot de liberté dans la foi, on se croyait tout permis. »

C'est donc dans l'émancipation même de la raison, c'est-à-dire dans le Protestantisme, qu'il faut chercher la cause de ces écarts, de cette indiscipline, de cette corruption de l'Église protestante dès les premiers jours de son existence, puisque d'a-

près Luther « le peuple dans la Réforme était plus corrompu qu'en la papauté. »

La Réforme n'a pas été moins funeste aux belles-lettres et aux beaux-arts. Elle a ralenti le mouvement intellectuel qui entraînait l'Europe au seizième siècle; elle l'a ralenti par ses arguties et par ses disputes, dans lesquelles tant de talents se sont perdus. « Partout où règne le Luthéranisme, disait le profond « Erasme, les belles-lettres n'existent plus. » Tous les vastes génies que l'Europe possédait alors étaient presque tous dans le Christianisme; car le Protestantisme défléurait les imaginations, et ses disputes haineuses et remplies d'animosités absorbaient tellement l'entendement humain, qu'il ne lui était pas possible de se livrer à d'autres occupations.

La véritable éloquence n'a été connue dans la religion chrétienne que parmi les catholiques. Les luthériens et les calvinistes ont produit des hommes savants et des esprits subtils, mais jamais de grands orateurs. On peut même observer que la littérature des peuples modernes se rapproche et s'éloigne du bon goût de la Grèce et de l'Italie ancienne, en raison du plus ou moins de rapports que la religion de ces peuples a gardés avec la religion catholique. Ainsi les écrivains calvinistes sont, en général, plus arides, plus froids que les écrivains luthériens, et ceux-ci le sont plus, à leur tour, que les écrivains de l'Église anglicane. Blair lui-même, sans en connaître la cause, a senti l'infériorité des orateurs protestants. Cette observation renverse de fond en comble tout le système de M<sup>me</sup> de Staël, qui accorde plus de sensibilité aux littérateurs du nord de l'Europe (1).

Et qu'est-ce, en effet, pour le talent, que les Claude, les Jaurieu, les Crouzat, les Abbadie, les Tilotson même, auprès des Tertullien, des Augustin, des Chrysostome, des saint Bernard, des Bossuet, des Fénelon, des Bourdaloue, des Massillon? Pour les beaux-arts, les peintres, les architectes, les sculpteurs ont tous paru dans la religion catholique.

C'est, il faut bien le reconnaître, que les sectes séparées de

(1) De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales.

la communion romaine ont enlevé à leur religion tout le côté poétique de la religion chrétienne. Tout est dramatique passionné, dans l'Église catholique; tout est monotone, triste et froid dans le Protestantisme. Aussi, cette secte ne jouit pas des trois principaux caractères qui peuvent engendrer les chefs-d'œuvre des arts et du génie; elle n'est pas, comme l'Église romaine, tendre, sublime et mélancolique; elle ne montre pas toujours l'homme au-dessus de la nature, elle n'exige pas de lui des vertus célestes, elle ne le place pas ainsi dans une espèce de beau idéal qui convient merveilleusement à l'écrivain et à l'artiste.

L'incrédule Diderot a lui-même senti les transports, les ardeurs et les espérances éternelles que la religion catholique fait germer dans les cœurs. « J'aime, écrivait-il un jour, une vieille cathédrale couverte de mousse, pleine de tombeaux, et des ombres de nos aïeux. Ses voûtes noircies par les siècles, retentissent du même chant funèbre qu'Athènes entendait sous Périclès (1); l'orgue, les cloches, la voix solennelle des prêtres, les tableaux des Raphaël, des Dominiquin, des Lesueur, suspendus aux murailles; les statues des Michel-Ange et des Coustou placées à ces autels et sous ces portiques; ces fleurs, ces feux, ces parfums, cette pompe et cette soie; ces vases d'or et d'argent, ces cérémonies pompeuses et mystiques; ces enfants vêtus de lin, et ces hommes de la solitude et du silence, qui retracent les costumes et les mœurs de l'antiquité: tout ce spectacle porte à mon âme des émotions profondes. »

« La Réformation, dit M. de Chateaubriand, pénétrée de l'esprit de son fondateur, se déclara ennemie des arts... en retranchant l'imagination des facultés de l'homme, elle coupa les ailes au génie, le mit à pied... Si la Réformation à son origine eût obtenu un plein succès, elle aurait établi, du moins pendant quelque temps, une autre espèce de barbarie, traitant de superstition la pompe des autels, d'idolâtrie les chefs-d'œuvre de la sculpture, de l'architecture et de la peinture; elle tendait à faire disparaître

(1) On croit que notre chant grégorien n'est autre chose que la mélodie des grecs.



« tre la haute éloquence et la grande poésie, à détériorer le goût  
 « par la répudiation des modèles, à introduire quelque chose de  
 « froid, de sec, de doctrinaire, de pointilleux dans l'esprit, à  
 « substituer une société guindée et toute matérielle à une so-  
 « ciété aisée et toute intellectuelle, à mettre les machines et le  
 « mouvement d'une roue en place des mains et d'une opération  
 « mentale. »

Partout où la Réforme a passé elle a troublé la tranquillité des  
 nations, ébranlé les empires, divisé les familles et détruit la li-  
 berté des peuples, et l'on pourrait la suivre aux traces de sang  
 et aux ruines qu'elle a laissées partout sur son passage; car il y  
 a dans la Réforme, dit Bossuet, un principe de destruction qui  
 lui est inhérent. Aussi dans les pays où elle a dominé, elle n'a fait  
 que détruire. « L'Europe présentait, au seizième siècle, l'aspect  
 « d'une grande famille, dit le président Riambourg (1); elle avait  
 « un centre d'unité, et il est à remarquer que le premier effet de  
 « la révolte de Luther a été de rompre ce faisceau; c'est ce qui  
 « excitait les regrets de Leibnitz : c'est aussi ce qui a fait dire à  
 « Saint-Simon lui-même que l'Europe a été désorganisée par  
 « Luther. »

« L'union de toutes les Églises occidentales, sous un souve-  
 « rain-pontife, dit-il, facilitait le commerce des nations, et ten-  
 « dait à faire de l'Europe une vaste république. Le pape et la  
 « splendeur du culte, qui appartenait à un établissement si ri-  
 « che, contribuaient en quelque sorte à l'encouragement des  
 « beaux-arts, et commençaient à répandre une élégance géné-  
 « rale de goût, en les conciliant avec la religion. » Mélanchton  
 « déplorait d'autres pertes, s'écriait avec une vive et inconsolable  
 « douleur que l'autorité du pape anéantie, « la discorde  
 « serait éternelle, et qu'elle serait suivie de l'ignorance, de la  
 « barbarie et de tous les maux. »

« Sans la Réforme, a dit lord Fitz-William, l'Europe entière  
 « professerait aujourd'hui la religion catholique romaine; toutes  
 « les nations qui la composent auraient probablement moins de

« guerres entre elles, et certainement une paix plus constante  
 « dans leur intérieur; les arts, les sciences, le commerce au-  
 « raient fleuri chez elles plus qu'ils n'ont fait jusqu'à présent; et  
 « par cet heureux mélange de biens sociaux et de vertus religieu-  
 « ses, on aurait vu s'accroître le bonheur des peuples, la prospé-  
 « rité des états et la gloire des trônes. »

« Les intérêts qui, jusqu'à la Réformation, avaient été natio-  
 « naux, dit Schiller (1), cessèrent de l'être à cette époque.....  
 « Un sentiment plus puissant sur le cœur de l'homme que l'amour  
 « même de la patrie, le rendit capable de voir et de sentir hors  
 « les limites de cette patrie. Le réformé français se trouva plus  
 « en contact avec le réformé anglais, allemand, hollandais, ge-  
 « nevois, qu'avec son compatriote catholique..... On prodigua  
 « avec zèle à un compagnon de croyance des secours qu'on n'eût  
 « accordés qu'avec répugnance à son voisin. »

Voilà de quels bienfaits les peuples sont redevables à la Réforme  
 de Luther; à cette Réforme orgueilleuse qui croyait que la raison  
 humaine n'avait qu'à paraître pour tuer le Catholicisme; à cette  
 Réforme haineuse qui a détruit pour le plaisir de détruire, et a  
 ébranlé l'Europe, comme pour jouir d'un spectacle qui l'amusait;  
 car il y avait en elle plus de vengeance que de zèle pour le salut  
 de ses semblables, plus d'amour de la licence que de désir de la  
 vraie réforme; aussi n'a-t-elle été qu'un surcroît de calamités  
 pour l'espèce humaine.

#### Dixième parallèle.

Une des preuves non moins frappantes de la divinité du Chris-  
 tianisme, c'est la chaîne d'erreurs qu'il faut parcourir dès qu'on  
 s'écarte des vérités qu'elle enseigne à l'homme. Nous allons dé-  
 montrer que le Protestantisme est le premier anneau de cette  
 chaîne d'erreurs, et prouver qu'au nom du libre examen et de  
 la souveraineté de la raison, il a entraîné l'homme jusqu'au scepti-  
 cisme le plus absolu.

Choqué de quelques abus qui existaient dans la discipline ec-

(1) Histoire de la guerre de trente ans.

(1) Œuvres philosophiques, t. II, p. 90.

clésiastique, Luther, au lieu d'y reconnaître l'inévitable effet des passions humaines, s'en prit à la doctrine même. Il attaqua un point en apparence peu important de la foi catholique; faible esprit qui n'apercevait pas la liaison intime des vérités du Christianisme. Mais il n'eut pas plutôt détaché un anneau de cette chaîne, que la chaîne entière lui échappa. Une erreur en appela une autre. Ce ne fut plus seulement quelques dogmes isolés qu'il contesta, il ébranla d'un seul coup le fondement de tous les dogmes. La tradition l'embarassait, il rejeta la tradition; l'Église anathématisait sa doctrine, il nia l'autorité de l'Église et déclara qu'il n'admettait d'autre règle de foi que l'Écriture; enfin l'Écriture elle-même le condamnait, il retrancha audacieusement des Livres saints une épître apostolique tout entière (1). Et quand on lui demanda de quel droit il agissait ainsi, il répondit avec arrogance : « Moi, Martin Luther, je le veux, je l'ordonne, que ma volonté tienne lieu de raison. » Ainsi Luther n'était pas seulement le fondateur et le chef de la Réforme, il en était encore le dieu, puisque sa volonté, sans autre raison, prévalait contre les révélations divines renfermées dans un monument authentique et sacré.

Toutefois, plusieurs de ses disciples secouèrent le joug de fer qu'il prétendait leur imposer. Opposant leurs opinions à ses opinions, leur orgueil à son orgueil; ils bravèrent ses fureurs et divisèrent à l'infini son empire. On enseigna toute doctrine, et l'on nia toute doctrine; la confusion de l'enfer n'était pas plus grande, ni son désordre plus effrayant. Désespérant alors d'établir la paix dans son empire et de se soutenir par ses propres forces, la Réforme appela à son secours l'ancienne Église qu'elle avait répudiée; elle appela les hérétiques de tous les siècles; elle appela ses nombreux enfants, et les rassemblant autour d'elle avec leurs haines implacables, leurs ardentes animosités, leurs symboles contradictoires, elle essaya de former une seule religion de cet amas incohérent de vérités et d'erreurs; et de cette anarchie monstrueuse de partis irréconciliables et de sectes qui se repos-

(1) L'épître de saint Jacques.

saient mutuellement, elle essaya de former une seule Église. Ainsi, la Réforme cédait, en dépit d'elle-même, à l'insurmontable ascendant de ses principes, offrant la paix à toutes les erreurs, tolérant tout, même la vérité, et s'avancant à grands pas vers l'indifférence absolue des religions, où le système de son principe fondamental la conduisait inévitablement.

C'est ainsi qu'elle parvint au *Christianisme rationnel*, si vanté en Angleterre et en Allemagne. On retrancha de la religion tout ce que la raison ne peut concevoir, par conséquent tous les mystères et tous les dogmes; car il n'est pas un seul dogme qui ne renferme quelque mystère, parce qu'il n'en est point qui ne tienne à l'infini par quelque côté. Alors il ne resta que le déisme. Mais la raison ne s'arrêta pas même au déisme : le principe l'entraînait au delà. On fut forcé de faire violence non-seulement à l'Écriture, mais à la raison elle-même, à la conscience, au témoignage du genre humain; on fut forcé de nier Dieu, puisqu'on avait été contraint d'avouer que des mystères inconcevables l'environnent (1).

Et lorsque le rationalisme fut parvenu à ce point en suivant le principe fondamental de la Réforme, les divisions cessèrent, non par l'accord des doctrines, mais par leur anéantissement. La discordance des opinions, la diversité infinie des croyances, remplirent tout l'espace qui sépare la religion catholique de l'athéisme; car l'unité ne se rencontre qu'à ces deux termes extrêmes; et il y eut, dans l'athéisme, unité d'indifférence, parce que l'athéisme n'est au fond que la plénitude de l'erreur, comme il y a unité de foi dans la religion catholique, parce qu'elle renferme la plénitude de la vérité.

Et qu'on ne nous accuse pas d'exagérer les conséquences du principe fondamental de la Réforme. • Il n'y a nullement à s'étonner, dit Jacob Andraeus (2), qu'en Pologne, en Transylvanie, en Hongrie et autres lieux, plusieurs passent à l'Arianisme et quelques-uns à Mahomet, • les protestants conviennent eux-mêmes

(1) Jean-Jacques Rousseau, *Émile*, t. III.(2) *Prof. cont. l'apolog. de Demeus.*

que les doctrines de la Réforme couvrent le chemin à l'athéisme. » Jurieu fait le même aveu : « Cette abominable philosophie, dit-il (1) » (l'examen individuel), favorise même l'athéisme ; car un athée « de bonne foi, qui a cherché Dieu, qui a trouvé que le monde « est Dieu et qu'il n'y en a point d'autre, en est quitte pour « cela ; voilà sa vérité toute trouvée. »

L'Allemagne protestante offre aujourd'hui un spectacle déplorable. Les luthériens ont fait de la religion chrétienne un *pur Sentimentalisme*, où le Christ n'est plus qu'un *mythe*, et l'Évangile une fable de plus ajoutée aux rêveries de l'ancien Orient.

Mais écoutons Jean-Jacques Rousseau cherchant à justifier son déisme par le principe de la prétendue Réforme, et confondant les ministres de Genève, qui s'étaient élevés contre sa doctrine. « Qu'est-ce que la religion de l'État ? leur dit-il (2). C'est la sainte réformation évangélique. Voilà sans contredit des mots bien sonnants. Mais qu'est-ce à Genève aujourd'hui que la sainte réformation évangélique ? Le sauriez-vous, Monsieur, par hasard ? En ce cas, je vous en félicite. Quant à moi, je l'ignore. J'avais cru le savoir ci-devant ; mais je me trompais ainsi que d'autres plus savants que moi sur tout autre point, et non moins ignorants sur celui-là.

« Quand les réformateurs se détachèrent de l'Église romaine, ils accusèrent d'erreur, et, pour corriger cette erreur dans sa source, ils donnèrent à l'Écriture un autre sens que celui que l'Église lui donnait. On leur demanda de quelle autorité ils s'écartaient ainsi de la doctrine reçue ? ils dirent que c'était de leur autorité propre, de celle de leur raison. Ils dirent que le sens de la Bible étant intelligible et clair à tous les hommes en ce qui était du salut, chacun était juge compétent de la doctrine, et pouvait interpréter la Bible, qui en est la règle, selon son esprit particulier : que tous s'accordaient ainsi sur les choses essentielles, et que celles sur lesquelles ils ne pourraient s'accorder ne l'étaient point.

« Voilà donc l'esprit particulier établi pour unique interprète

(1) *Oeuvres de Jurieu*, t. I, p. 133.

(2) *7<sup>e</sup> Lettre écrite de la Montagne*.

de l'Écriture ; voilà l'autorité de l'Église rejetée ; voilà chacun mis, pour la doctrine, sous sa propre juridiction. Tels sont les deux points fondamentaux de la Réforme : reconnaître la Bible pour règle de sa croyance, et n'admettre d'autre interprète du sens de la Bible que soi. Ces deux points combinés forment le principe sur lequel les chrétiens réformés se sont séparés de l'Église romaine, et ils ne pouvaient moins faire sans tomber en contradiction : car quelle autorité interprétative auraient-ils pu se réserver, après avoir rejeté celle du corps de l'Église ?

« Mais, dira-t-on, comment sur un tel principe les réformés ont-ils pu se réunir ? comment, voulant avoir chacun leur façon de penser, ont-ils fait corps contre l'Église catholique ? Ils le devaient faire : ils se réunissaient en ceci, que tous reconnaissaient chacun d'eux comme juge compétent pour lui-même. Ils toléraient, et ils devaient tolérer toutes les interprétations, hors une, savoir, celle qui ôte la liberté des interprétations. Or cette unique interprétation qu'ils rejetaient était celle des catholiques. Ils devaient donc proscrire de concert Rome seule, qui les proscrivait également tous. La diversité même de leurs façons de penser sur tout le reste était le lien commun qui les unissait. C'étaient autant de petits états ligés contre une grande puissance, et dont la confédération générale n'était rien à l'indépendance de chacun.

« Voilà comment la réformation évangélique s'est établie, et voilà comment elle doit se conserver. Il est bien vrai que la doctrine du plus grand nombre peut être proposée à tous, comme la plus probable et la plus autorisée. Le souverain peut même la rédiger en formule et la prescrire à ceux qu'il charge d'enseigner, parce qu'il faut quelque ordre, quelque règle dans les instructions publiques, et qu'au fond l'on ne gêne en ceci la liberté de personne, puisque nul n'est forcé d'enseigner malgré lui ; mais il ne s'ensuit pas de là que les particuliers soient obligés d'admettre précisément ces interprétations qu'on leur donne et cette doctrine qu'on leur enseigne : chacun demeure seul juge pour lui-même, et ne reconnaît en cela d'autre autorité que la sienne propre. Les bonnes instructions doivent moins fixer le choix que

nous devons faire, que nous mettre en état de bien choisir. Tel est le véritable esprit de la réformation, tel en est le vrai fondement. La raison particulière y prononce, en tirant la foi de la règle commune qu'elle établit, savoir l'Évangile; et il est tellement de l'essence de la raison d'être libre, que, quand elle voudrait s'asservir à l'autorité, cela ne dépendrait pas d'elle. Portez la moindre atteinte à ce principe, et tout l'évangélisme croule à l'instant. Qu'on me prouve aujourd'hui qu'en matière de foi je suis obligé de me soumettre aux décisions de quelqu'un, dès demain je me fais catholique, et tout homme conséquent et vrai fera comme moi.

« Or la libre interprétation de l'Écriture emporte, non-seulement le droit d'en expliquer les passages, chacun selon son sens particulier, mais celui de rester dans le doute sur ceux qu'on trouve douteux, et celui de ne pas comprendre ceux qu'on trouve incompréhensibles. Voilà le droit de chaque fidèle, droit sur lequel ni les pasteurs ni les magistrats n'ont rien à voir. Pourvu qu'on respecte toute la Bible et qu'on s'accorde sur les points capitaux, on vit selon la réformation évangélique. Le serment des bourgeois de Genève n'emporte rien de plus que cela.

« Or je vois déjà vos docteurs triompher sur ces points capitaux et prétendre que je m'en écarte. Doucement, Messieurs, de grâce; ce n'est pas encore de moi qu'il s'agit, c'est de vous : sachons d'abord quels sont, selon vous, ces points capitaux, sachons quel droit vous avez de me contraindre à les voir où je ne les vois pas, et où peut-être vous ne les voyez pas vous-mêmes. N'oubliez point, s'il vous plaît, que me donner vos décisions pour lois, c'est vous écarter de la sainte réformation évangélique, c'est en ébranler les vrais fondements; c'est vous qui, par la loi, méritez punition.

« La religion protestante est tolérante par principe; elle est tolérante essentiellement, elle l'est autant qu'il est possible de l'être, puisque le seul dogme qu'elle ne tolère pas est celui de l'intolérance. Voilà l'insurmontable barrière qui nous sépare des catholiques, et qui réunit les autres communions entre elles : chacune regarde bien les autres comme étant dans l'erreur,

mais nulle ne regarde, ou ne doit regarder cette erreur comme un obstacle au salut.

« Les réformés de nos jours, du moins les ministres, ne connaissent pas ou n'aiment plus leur religion. S'ils l'avaient connue et aimée, à la publication de mon livre ils auraient poussé de concert un cri de joie, ils se seraient tous unis avec moi, qui n'attaquais que leurs adversaires; mais ils aiment mieux abandonner leur propre cause que de soutenir la mienne : avec leur ton risiblement arrogant, avec leur rage de chicane et d'intolérance, ils ne savent plus ce qu'ils croient, ce qu'ils veulent ni ce qu'ils disent. Je ne les vois plus que comme de mauvais valets de prêtres, qui les servent moins par amour pour eux que par haine contre moi. Quand ils auront bien disputé, bien chamailé, bien ergoté, bien prononcé, tout au fort de leur petit triomphe, le clergé romain, qui maintenant rit et les laisse faire, viendra les chasser armé d'arguments *ad hominem* sans réplique, et, les battant de leurs propres armes, il leur dira : *Cela va bien; mais à présent, ôtez-vous de là, méchants intrus que vous êtes, vous n'avez travaillé que pour nous.* Je reviens à mon sujet.

« L'Église de Genève n'a donc et ne doit avoir, comme réformée, aucune profession de foi précise, articulée et commune à tous ses membres. Si l'on voulait en avoir une, en cela même on blesserait la liberté évangélique, on renoncerait au principe de la réformation, on violerait la loi de l'État. Toutes les Églises protestantes qui ont dressé des formules de profession de foi, tous les synodes qui ont déterminé des points de doctrine n'ont voulu que prescrire aux pasteurs celle qu'ils devaient enseigner, et cela était bon et convenable. Mais, si ces Églises et ces synodes ont prétendu faire plus par ces formules, et prescrire aux fidèles ce qu'ils devaient croire, alors, par de telles décisions, ces assemblées n'ont prouvé autre chose, sinon qu'elles ignoraient leur propre religion.

« L'Église de Genève paraissait depuis longtemps s'écarter moins que les autres du véritable esprit du Christianisme, et c'est sur cette trompeuse apparence que j'honorais ses pasteurs d'éloges dont je les croyais dignes; car mon intention n'était as-

surément pas d'abuser le public. Mais qui peut voir aujourd'hui ces ministres, jadis si coulants et devenus tout à coup si rigides, chicaner sur l'orthodoxie d'un laïque, et laisser la leur dans une si scandaleuse incertitude? On leur demande si Jésus-Christ est Dieu, ils n'osent répondre ; on leur demande quels mystères ils admettent, ils n'osent répondre. Sur quoi donc répondront-ils, et quels seront les articles fondamentaux, différents des miens, sur lesquels ils veulent qu'on se décide, si ceux-là n'y sont pas compris?

« Un philosophe jette sur eux un coup d'œil rapide, il les pènetre, il les voit ariens, sociniens, il le dit et croit leur faire honneur : mais il ne voit pas qu'il expose leur intérêt temporel, la seule chose qui généralement décide ici-bas de la foi des hommes.

« Aussitôt, alarmés, effrayés, ils s'assemblent, ils discutent, ils s'agitent, ils ne savent à quel saint se vouer; et, après force consultations, délibérations, conférences, le tout aboutit à un amphigouri où l'on ne dit ni oui ni non, et auquel il est aussi peu possible de rien comprendre qu'aux deux plaidoyers de Rabelais. La doctrine orthodoxe n'est-elle pas bien claire, et ne la voilà-t-il pas en de sûres mains?

« Cependant, parce qu'un d'entre eux, compilant force plaisanteries scolastiques aussi bénignes qu'élégantes pour juger mon Christianisme, ne craignit pas d'abjurer le sien, tout charmés du savoir de leur confrère, et surtout de sa logique, ils avouent son docte ouvrage, et l'en remercient par une députation. Ce sont, en vérité, de singulières gens que messieurs vos ministres! On ne sait ni ce qu'ils croient ni ce qu'ils ne croient pas; on ne sait pas même ce qu'ils font semblant de croire : leur seule manière d'établir leur foi est d'attaquer celle des autres.... Au lieu de s'expliquer sur la doctrine qu'on leur impute, ils pensent donner le change aux autres Eglises en cherchant querelle à leur propre défenseur ; ils veulent prouver par leur ingratitude qu'ils n'avaient pas besoin de mes soins, et croient se montrer assez orthodoxes en se montrant persécuteurs.

« De tout ceci je conclus qu'il n'est pas aisé de dire en quoi consiste à Genève aujourd'hui la sainte réformation. Tout ce

qu'on peut avancer de certain sur cet article, est qu'elle doit consister principalement à rejeter les points contestés à l'Eglise romaine par les premiers réformateurs, et surtout par Calvin. C'est là l'esprit de votre institution; c'est par là que vous êtes un peuple libre, et c'est par ce côté seul que la religion fait chez vous partie de la loi de l'Etat. »

En vain les protestants s'efforcent de se maintenir à une égale distance entre la révélation divine et l'athéisme, la raison ne souffre pas qu'on s'arrête entre ces deux termes extrêmes. Tolérer dogmatiquement une seule erreur, c'est s'engager à les tolérer toutes. C'est par cette raison que Bayle, quoique intéressé, comme protestant, à justifier le système du principe fondamental de la Réforme, prouve que, selon ce principe, on ne peut exclure du salut dû aux hérétiques, ni les juifs, ni les mahométans, ni les païens; c'est-à-dire qu'en abolissant la vérité, autant que la loi des intelligences, on proclame la liberté absolue de croyance, et l'on établit autant de religions qu'il peut naître de pensées dans l'esprit de l'homme; car, le principe du libre examen n'admettant point de limites, c'est en vain que l'on tâcherait d'en imposer à ses conséquences. Et, comme toutes les erreurs se tiennent aussi bien que toutes les vérités, tolérer quelques erreurs et ne pas tolérer celles qui en dérivent, c'est, dans un système religieux fondé sur le seul raisonnement, absoudre les uns à cause de leur inconséquence, et condamner les autres parce qu'ils ont mieux raisonné. En vain le Protestantisme se roidira contre le bon sens des hommes, l'inflexible logique triomphera de la conscience, et la tolérance universelle, loi générale et nécessaire de l'erreur, établira son règne sur les ruines de toutes les vérités.

Il résulte de ces dix parallèles, que non-seulement la Réforme a été illégitime dans son principe, criminelle dans ses moyens, funeste dans ses effets, mais qu'elle a été de plus l'ouvrage des passions humaines et non celui de la grâce divine, et qu'elle porte sur son front les marques ineffaçables d'une religion fausse

et réprouvée de Dieu, de manière à ne pouvoir tromper invinciblement les hommes.

Mais puisqu'il existe une religion divine, qui possède tous les caractères essentiels à une religion révélée de Dieu, les hommes doivent-ils se soumettre à son enseignement, quoiqu'ils n'en comprennent pas les mystères? Telle est la question que nous allons essayer de résoudre.

40<sup>e</sup> QUESTION.

*Le Catholicisme étant la seule religion divine, tous les hommes doivent-ils se soumettre à son enseignement, quoiqu'ils n'en comprennent pas les mystères?*

Une révolution anti-chrétienne est au fond de la pensée de ceux dont le libre examen est la doctrine favorite.

CHATELBAIND, *Essai sur la littérature anglaise.*

Nous avons démontré que le Créateur n'a pas tiré l'homme du néant pour le faire vivre uniquement de la vie matérielle, mais surtout de la vie de la justice, conformément à Dieu et à sa loi; et si l'homme eût été trop faible pour porter le fardeau d'une loi, le Seigneur ne le lui aurait pas imposé : contre celui qui pouvait alléguer l'excuse de son impuissance, Dieu ne pouvait aussi promulguer un décret de mort.

Mais dira-t-on qu'avant de se soumettre à la religion catholique, il faut en examiner les preuves? C'est justement ce que saint Pierre et saint Paul recommandaient aux juifs (1), qui, avant de se convertir, examinaient avec soin les Écritures, pour voir si ce que les apôtres prêchaient était conforme à la vérité (2). La religion catholique n'interdit pas l'examen des preuves, elle nous y invite, au contraire, à l'exemple et au nom de Jésus-Christ (3); mais ce qu'elle nous interdit formellement,

(1) 1<sup>re</sup> épître, ch. III, v. 15, 16. — *Épître aux éphésiens*, ch. v, v. 8 et 17.

(2) *Actes des Apôtres*, ch. XVII, v. 11.

(3) Saint Jean, *Évangile*, ch. v, v. 39.

c'est de voir entre les différentes doctrines, laquelle est la meilleure. « Cet examen est faux, dit Tertullien; celui qui cherche la vérité ne la tient pas encore, ou il l'a déjà perdue; qui conquiert cherche le Christianisme n'est pas chrétien; qui cherche la foi est encore infidèle. Nous n'avons plus besoin de curiosité après Jésus-Christ, ni de recherche après l'Évangile; le premier article de notre foi est de croire qu'il n'y a rien à trouver au delà. S'il faut discuter toutes les erreurs de l'univers, nous chercherons toujours et ne croirons jamais. Cherchons à la bonne source, non chez les hérétiques, ce n'est point là que Dieu a placé la vérité, mais dans l'Église fondée par Jésus-Christ. Ceux qui nous conseillent les recherches veulent nous attirer chez eux, pour nous faire lire leurs ouvrages, nous donner des doutes et des scrupules; dès qu'ils nous tiennent, ils érigent en dogmes et prescrivent avec hauteur ce qu'ils avaient fait d'abord semblant de soumettre à notre examen (1). »

Il n'est donc pas permis au chrétien de chercher plus qu'il ne doit découvrir; car il ne peut rien trouver au delà de ce que Dieu lui a révélé. Aussi l'Apôtre saint Paul défend ces questions sans fin. Après avoir reconnu que Dieu a parlé par Jésus-Christ, mettre en question, si Dieu ayant parlé, doit être cru, serait autant une absurdité qu'une impiété. Les preuves du Christianisme admises, les dogmes du Christianisme, quelque incompréhensibles qu'ils soient, sont démontrés; la religion reconnue vraie, tout ce qu'elle enseigne est certain.

Il est, en effet, contraire à la raison d'examiner les objets de la croyance, c'est-à-dire les dogmes révélés de Dieu, parce que cet examen est inutile et impossible; inutile, car après avoir reconnu que la révélation vient de Dieu, la raison n'a plus de discussion à faire sur l'enseignement que lui a donné l'infaillibilité divine. La voix de Dieu étant reconnue, il n'y a plus à raisonner : il ne reste qu'à adorer et à recevoir d'elle tout ce qui lui plaît de révéler, soit qu'on le comprenne, soit qu'on ne le com-

(1) *Traité des prescriptions*, ch. viii et suiv.